

Le pays unifié dont rêvent les barbares verts

Michel Coulombe

Volume 4, Number 6, April–May 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35123ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coulombe, M. (1985). Le pays unifié dont rêvent les barbares verts. *Ciné-Bulles*, 4(6), 29–29.



Le pays où rêvent les fourmis vertes de Werner Herzog (distributeur : Vivafilm).

Le pays unifié dont rêvent les barbares verts

Provocant, contesté, passionné, prolifique, créateur, Werner Herzog (*Aguirre, la colère de Dieu, Nosferatu, fantôme de la nuit, Fitzcarraldo*) était de passage à Montréal en février dernier pour parler de cinéma, évidemment, mais aussi de politique. Lorsqu'il parle de l'Allemagne par exemple, Herzog se montre maladroit, hésitant, comme s'il cherchait encore à comprendre ce pays divisé, profondément marqué par la Seconde Guerre mondiale dont il dit volontiers qu'il est le dernier refuge des barbares d'Europe.

Après une impressionnante série de tournages, parfois très mouvementés, à l'étranger (*Fitzcarraldo* au Pérou, *Le pays où rêvent les fourmis vertes* en Australie, *La ballade du petit soldat* au Nicaragua et *La montagne resplendissante* dans l'Himalaya), le cinéaste globe-trotter revient au pays des Verts, en Barbarie septentrionale, chez lui, en Bavière. Inquiet face à une opinion publique qu'il perçoit plus préoccupée du sort des espèces menacées que des langues en voie de disparition, Herzog pose un geste conforme à ses convictions : il prépare le tournage d'un film en langue bavaroise. Ce film s'inscrit dans la lignée de celui, magistral, de son compatriote Edgar Reitz, *La patrie*. Dans la foulée de Reitz, Herzog fera revivre le film « *heimat* », un genre cinématographique abandonné dans les années 50, un genre typiquement allemand, le seul estime-t-il.

S'il se définit d'abord comme un conteur d'histoires et se défend bien de faire de la politique, Herzog, dont les héros rêvent d'impossibles rêves, parle avec fébrilité de cette Allemagne qu'il souhaite voir réunifiée, un

jour, malgré les barrières que posent, selon lui, les politiciens. Homme des grands défis, désireux d'approprié et de s'approprié l'Allemagne, il prévoit compléter, avant longtemps, la marche symbolique autour de l'Allemagne qu'il lui a fallu interrompre il y a quelques années en raison de problèmes de santé. Un livre doit résumer cette singulière marche politique.

Après son film bavarois, Herzog, qui dit ne jamais mettre plus de cinq jours à l'écriture d'un scénario, compte reprendre la route. Il a en tête un super-projet au Sahara et une idée de suspense au Pakistan, *The Tears of the God*, avec son complice et alter ego, Klaus Kinski.

Les motivations de Werner Herzog ne sont pas toujours très nettes ni très cohérentes. Parlant de *Le pays où rêvent les fourmis vertes*, il affirme ne pas avoir cherché à faire un film pour défendre les droits des minorités car il ne fait pas de films pour ceci ou cela. Il explique tout de même qu'il a réalisé *La ballade du petit soldat* pour les Myskitos...

On pourrait croire que la réalisation occupe toute la place dans la vie créatrice de Werner Herzog mais ce n'est pas du tout le cas. Il trouve encore le temps et l'énergie nécessaires pour diriger un opéra, *Docteur Faust* de Ferruccio Busoni, à Bologne et pour tenir un des rôles principaux dans le prochain film de Volker Schlöndorff.

À ceux et à celles à qui le documentaire *Burden of Dreams* de Les Blank, témoin du tournage agité et très controversé de *Fitzcarraldo*, a révélé un réalisateur animé par un goût insensé du risque, Herzog répond qu'il évite, systématiquement, les situations dangereuses... même quand il tourne en pleine jungle nicaraguayenne. Il avoue tout de même avoir couru délibérément certains risques lorsqu'il tournait *La soufrière* en Guadeloupe sur un volcan en éruption. On s'en serait douté.

Michel Coulombe